

Le COLLÈGE SUPÉRIEUR



Lyon

BULLETIN D'INFORMATION

LE SOCIAL ET LE POLITIQUE

Le parlement n'est pas une image réduite de la société, il n'est pas un échantillon. On n'y retrouve pas dans les mêmes proportions les différentes catégories de la société : hommes ou femmes, ouvriers ou paysans, jeunes ou vieux, provinciaux ou parisiens. Il n'offre pas une *reproduction* de la population mais une *représentation*. Une représentation, par exemple celle de l'Italie sur une carte, ne retient pas tout de la réalité, par exemple la lumière de la Toscane, mais les traits pertinents pour l'information. Passer de la courbe terrestre à la projection sur un plan, passer du complexe au simple, de telles projections géométriques d'un plan sur un autre effectuent des déformations pour une information. La légende, pour une carte, indique les lois de ces transformations. Ainsi, représenter n'est pas imprimer sans restes l'image d'une réalité, mais dégager une intention, construire une interprétation. *La représentation porte à la fois la similitude et la différence*. Une volonté donne forme à nos représentations, la projection qui transporte l'image d'une réalité sur un plan en dépend : le touriste et le géologue n'ont pas besoin de la même carte.

Or on sait pourquoi le parlement n'est pas une image de la société : s'il reproduisait passivement la bigarrure des appartenances, aucune volonté ne s'en pourrait dégager. On sait assez que le scrutin proportionnel paralyse les décisions et qu'il faut un effet majoritaire pour qu'une volonté sorte des suffrages. De même que la légende indique les lois qui procèdent à la projection sur une carte, les lois

électorales nous disent un peu quelles transformations s'opèrent du peuple à sa représentation. Telle est la différence entre un sondage et une élection, entre un échantillon et un parlement : une volonté doit s'en dégager.

On appelle « populiste » celui qui rejette la représentation. A la représentation, qui est une médiation, il oppose l'immédiateté du sentir, à la distance du représentant il oppose la proximité des gens d'en-bas. L'émotion revendique alors ses droits contre la loi impersonnelle et lointaine. Le représentant est à la fois un semblable et un autre ? C'est intolérable à qui ne veut plus que des semblables. Le social envahit alors les consciences prenant la place du politique.

Quand les sondages et la rue paralysent le politique on est en plein populisme. La crise de la représentation qui transforme chaque élection en jacquerie, rend pratiquement impossible une action politique. Dans *La Condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt décrit ce qu'elle appelle l'avènement du social, l'entrée des soucis domestiques dans la sphère publique, quand le privé et le politique perdent leur spécificité. Le social, soumis à la meule du conformisme, est intolérant aux différences ; *tous ensemble* est son slogan. Les manifestations, d'ailleurs prennent l'allure de fêtes où l'émotionnel l'emporte sur la conscience politique. On a vu des foules s'émouvoir de pousser ensemble de grands cris inarticulés, des « ho », des « ha » et des « holà ». Le « social » règne là où la société semble se défaire, dans les foules.

Jean-Noël DUMONT

SOMMAIRE

- Edito : *Le Social et le Politique*, par Jean-Noël Dumont
- Article : *Le freudisme, entre mythe et soupçon*, par Audrey Chazot
- Note de Lecture : *Apprendre à vivre*, de L. Ferry, par Bertrand Thomas
- Informations du Collège Supérieur

Le freudisme, entre mythe et soupçon

Audrey Chazot

Denis de Rougemont dit : «le caractère le plus profond du mythe, c'est le pouvoir qu'il prend sur nous, généralement à notre insu»¹. Cette formule sous-entend que le mythe est un récit qui exerce sur nous un pouvoir obtenu non par la force de la violence ou de la contrainte, mais par le charme, la magie, la séduction. Mais le fait d'être séduit dissimule ce pouvoir auquel on est soumis, il est pour cette raison «à notre insu» : il échappe à notre contrôle conscient, donc à notre jugement critique. Car on ne peut critiquer un pouvoir que si l'on est conscient d'y être soumis. Or, le mythe agit malgré nous, sans avoir subi l'épreuve de notre raison critique. Il se présente ainsi comme un discours totalement illusoire, trompeur, qui n'est fondé sur aucune base empirique, aucune connaissance rationnelle. Son pouvoir endort ou hypnotise notre jugement. Le mythe prend ici le sens fascinant d'une parole servant à créer l'illusion, exerçant sur nous un charme irrésistible. Dès lors, le propre du mythe n'est-il pas de ne pas être reconnu comme tel ? Il perdrait sinon tout son pouvoir. En effet, sa particularité repose sur le fait d'être reconnu comme vrai au sein de la société dans laquelle il se développe. Le mythe est reçu, accepté et cru par les membres du groupe. Il répond aux questions constitutives de la société : au sujet de ses origines, du sens de ses institutions, du fondement de ses rites et traditions, du pourquoi de ses interdits. Parce qu'il remplit cette fonction universelle et intemporelle, rien ne nous permet d'affirmer que notre société se serait aujourd'hui libérée de ce charme mythique et qu'il suffirait de lui opposer le discours de la connaissance sûre, celui de la rationalité scientifique qui fait désormais autorité. En effet, le mythe est rusé. Etant donné que, pour fonctionner, il doit être reconnu comme vrai, et que notre société reconnaît comme tel en priorité ce qui relève de la science ; ajoutant à cela que tout excès a tendance à faire basculer une chose dans son contraire, dans son altérité radicale, on en déduit que pour découvrir les mythes modernes qui travaillent notre société, on doit paradoxalement aller chercher du côté de la

science. D'où l'interrogation portée sur la psychanalyse, discipline inventée par Freud au début du vingtième siècle. Pourquoi la psychanalyse freudienne ? D'abord, les mythes constituent une des matières privilégiées dans le champ de l'investigation freudienne. Ils sont en effet la source de nombreuses interprétations, une inspiration inépuisable pour les études de cas et un domaine pour tester les théories. Mais cette instrumentalisation des mythes anciens et leur démythologisation par Freud ne camouflent-elles pas paradoxalement un mythe moderne effectif ? Par ailleurs, l'inconscient apparaît comme une découverte révolutionnaire, mais qui pour certains encore ne repose pas sur un véritable fondement rationnel. Cela signifierait que toute la discipline, dans sa théorie comme dans sa pratique, se fonderait sur une hypothèse non avérée. Enfin, il arrive à Freud lui-même de qualifier ses théories de mythologiques, notamment sa doctrine des pulsions. Or, toutes ces remarques s'accompagnent d'une prétention des plus étonnantes : alors que la psychanalyse s'attache à l'homme et à sa psychè, à travers ses paroles et ses actes, Freud revendique et ne cessera de revendiquer le statut de science de la nature pour la psychanalyse. Tous les paradoxes mis au jour dans la psychanalyse, ajoutés au charme qu'elle exerce sur les esprits, même sur ceux des non initiés, bien plus que les mathématiques ou la physique, nous conduisent à demander : la psychanalyse ne serait-elle pas un mythe adapté à notre temps et à notre société ? Comment dès lors conjuguer sa double dimension de discipline du soupçon et de récit mythique ?

L'inconscient est-il notre destin ?

Le mythe est la façon qu'a une société de comprendre et de se représenter son destin. Le destin compose les origines archaïques supposées et l'avenir conditionné par elles. Il articule ainsi les origines et la mort. Le mythe rend compte du destin à l'œuvre et conditionne la perception et la réflexion qu'on en a. Alors, si la psychanalyse est un mythe, quelle représentation du destin nous impose-t-elle ? Là encore, des coïncidences signalent qu'il est légitime de parler d'un destin impliqué dans le freudisme. D'abord, Freud a choisi comme complexe central structurant tout l'inconscient le modèle d'Œdipe, c'est-à-dire qu'il emprunte un mythe antique pour rendre compte de l'inconscient. Or, Œdipe est par

¹ Denis de Rougemont, *L'amour et l'Occident*

excellence ce qu'on appelle une «tragédie du destin», où l'individu est victime d'une vérité qui lui échappe, d'un destin qu'il accomplit malgré lui en cherchant à le fuir. Il est condamné à la cruauté de ne pouvoir saisir cette vérité que rétrospectivement, lorsqu'il est déjà trop tard. Le rapport d'Œdipe à la vérité correspond à celui du sujet avec son inconscient: nous sommes nous aussi contraints de nous plier à ce destin qui nous échappe (car comment lutter contre ce que nous ignorons?), et qui agit pourtant efficacement et effectivement sur nous. Nous avons beau jouir d'une grande connaissance rationnelle, celle-ci ne permet pas d'augmenter notre pouvoir de contrôle sur l'inconscient. Comme pour Œdipe, ce destin n'est pas issu d'un manque d'intelligence ou de réflexion ; il est là, c'est tout. De plus, la psychanalyse nous fait relire notre passé en cherchant un sens à toute conduite, tout événement et toute parole, et donne ainsi une force nouvelle à ce qui apparaissait jusque là comme fortuit. Bref, elle reconstruit toute vie à la lumière d'un destin, celui de nos désirs inconscients. D'ailleurs, Freud lui-même emploie fréquemment ce terme, souvent d'une manière plutôt négligente, sans lui conférer un sens propre ou bien simplement comme synonyme d'autres termes tels que nécessité, réalité, histoire, sens à l'œuvre ou direction. Mais il intègre aussi la notion de «destin» comme terme technique dans sa théorie métapsychologique, en parlant des «destins de pulsions». On remarque alors le lien que Freud fait lui-même entre mythologie et destin grâce à sa doctrine pulsionnelle. Ces deux notions sont donc indissociables, unies par un lien qui remonte à la tradition antique : il n'y a de destin que mythique, le mythe rendant compte de notre destin. Tout cela permet donc de dépasser la simple question du statut scientifique ou pas de la psychanalyse. Il s'agit ici plutôt de questionner la psychanalyse comme mythe dans son rapport au destin, et de réfléchir sur ce qu'implique une telle conception, pas tant dans le domaine épistémologique que culturel et moral. En quoi la psychanalyse freudienne peut apparaître comme un mythe moderne qui réactualise dans notre société et dans nos esprits la notion de destin ? Mythe et destin s'éclairent mutuellement et permettent une interprétation de la psychanalyse qui dépasse le débat du pur statut scientifique du freudisme. Mais, en tant que mythe moderne, la psychanalyse n'est-elle qu'une illusion qui nous soumet à notre destin

aliénant, ou rend-elle possible une connaissance que la froide raison ne pourrait approcher, permettant alors une effective émancipation par rapport à ce destin ? La psychanalyse comprise comme mythe est en effet ambiguë sur une telle question.

De la visée scientifique au mythe aliénant

Parce qu'il prétend à la scientificité, au rationalisme, seul gage pour lui d'une connaissance authentiquement vraie, Freud en vient à dépasser les limites propres à la science qui garantissent une certaine validité. Dans l'excès de zèle d'un rationalisme exacerbé, et oubliant toute prudence scientifique, Freud avoue sa «foi» en un déterminisme psychique absolu, sur lequel il fonde toute sa discipline, déplaçant ainsi la nécessité et le principe de causalité au cœur même du psychisme humain. Si la psychanalyse freudienne prétend au plus haut point à la scientificité, celle-ci ne fait en réalité que couvrir la nature profondément mythique de la discipline qui, sous prétexte d'hyper-rationalisme, outrepassa les limites de la science dans ses fondements et dans son pouvoir d'explication. A ce mythe pseudo-scientifique correspond un destin pseudo-scientifique: le déterminisme psychique absolu soutenu par Freud qui érige l'inconscient comme principe inaliénable de nos actions. Comment dès lors penser une liberté à l'œuvre ? Avec le scientisme psychanalytique, le destin adopte une nouvelle figure, adaptée aux critères scientifiques de notre société: celle d'un nécessitarisme, d'un déterminisme mental qui ne laisse plus de place à la dimension créatrice des initiatives humaines, puisque toutes peuvent finalement être ramenées à des raisons inconscientes, expliquées, conditionnées par elles ; celles-ci ne sont ni maîtrisées par le sujet ni connues de lui. Le destin sous couvert de nécessité, le mythe sous couvert de science. Dès lors, le travail du temps et l'imprévisibilité qu'il implique sont niés, puisque toute action présente est en réalité intégralement conditionnée par un passé ignoré. Pour Freud, et tel est bien le principe fondamental de son entreprise, toute l'histoire d'un individu est réductible à un passé primitif qu'il ne contrôle pas, et que jamais il ne pourra maîtriser : *«Tout le monde admet depuis longtemps que les expériences vécues au cours des cinq premières années prennent sur la vie une influence déterminante à quoi rien de postérieur ne pourra s'opposer.»* (*L'Homme Moïse et la religion monothéiste*,

Freud).

Pourquoi cette structure doit-elle être camouflée ? Ce manque de transparence fait porter le soupçon : et si le freudisme correspondait à une entreprise de manipulation ? Le mythe ne s'affirme pas comme tel. Il est par essence inavouable. Pourquoi doit-il avancer caché en prenant la figure de ce dont on se méfie le moins et qui apparaît comme garant de la vérité ? C'est que le mythe, au cœur de la société et de l'individu même, jouit d'un pouvoir illusoire, donc aliénant. Outil de manipulation, instrument de domination, il écrase la force vive et créatrice de l'individu sous un destin qu'il crée et dont il impose le modèle universellement. Platon rendait compte du danger que représente nécessairement le charme mythique, la puissance de la parole infalsifiable. Tout mythe est porteur d'enjeux politiques et sociaux : s'adressant à tous, et ce dès le plus jeune âge, le mythe apparaît comme l'instrument le plus adapté pour façonner les croyances et le comportement de tous les membres d'une même communauté, chacun s'identifiant avec plaisir au héros du récit. La psychanalyse ne fait pas autre chose : pour elle, nous subissons le même destin, celui du complexe d'Œdipe qui agit en nous à notre insu. Le freudisme, en appliquant universellement et aveuglément ce destin, l'élargissant même à tout le champ de la culture, provoque l'appauvrissement et la démission de l'individu. Le modèle du destin qu'impose la psychanalyse est donc une fatalité d'autant plus puissante qu'elle conjugue un destin reconnu comme intérieur, mais subi comme extérieur, étranger et transcendant. Le mythe de la psychanalyse est inavouable, car il crée des illusions aliénantes. Le mythe n'apparaît donc plus seulement comme un défaut de rationalité, mais comme un discours illusoire constitué en instrument de manipulation, outil d'aliénation, prétexte de domination. Ecrasé par un passé mythique dont il n'est pas responsable, mais pourtant coupable, par un destin qui le rattrape toujours, par un inconscient qu'il ne saurait contrôler, mais qu'il ne saurait non plus ignorer désormais, le sujet ne fait plus tant primer dans ses actes sa volonté, sa responsabilité et sa liberté mais des forces inconscientes. La découverte de l'inconscient, telle qu'elle est présentée dans le freudisme, humilie le sujet et impose sa démission. Dès lors, les individus d'une même société ne savent plus affirmer leur «je

veux» face au destin : un destin universalisé, appliqué aveuglément à tous, à toute époque, à toute histoire. Nous sommes ainsi tous coupables de meurtre primitif du père, car nous l'avons tous désiré inconsciemment. Nous sommes coupables de nos désirs inconscients sur lesquels nous ne pouvons rien, condamnés à vivre avec ce complexe d'Œdipe qui pèse sur chacun dès sa naissance comme un destin tout tracé qui niant la dimension proprement créatrice du temps. La force de l'individu réduite à néant, celui-ci ne peut que se soumettre et s'offrir à cette fatalité qui s'étend à l'échelle de toute une société.

La convocation du penser par la parole mythique

Mais la reconnaissance de ce destin ne permet-elle pas de s'en libérer ? Du destin que nous donne à penser et à connaître la psychanalyse, ne pouvons-nous pas nous émanciper, justement grâce à la fonction mythique du freudisme ? En effet, que la psychanalyse relève du mythe peut apparaître bien davantage une qualité intrinsèque que le signe d'un discours à jamais vicié et vicieux. Car rien n'est moins sûr que la possibilité d'une connaissance purement rationnelle de l'inconscient. Dès lors, le mythe, permettant une prise de distance, une interprétation et une réflexion, faisant appel à l'imagination et au symbolique, semblerait plutôt le mode de connaissance adéquat de ce qui ne peut être énoncé dans le discours rationnel de la rigoureuse science. Une telle interprétation détourne l'ambition première de Freud. Mais l'inconscient constitue cet indicible dont le freudisme parvient au moins à rendre compte grâce au récit mythique. Si l'inconscient fait de toute vie un destin, sa reconnaissance ni soumise ni révoltée, mais justement acceptée, conduit à une prise en charge de ce destin par la parole. Tel est le but de la cure psychanalytique : faire advenir à la conscience ce qui était inconscient en mobilisant le sujet tout entier, toute connaissance s'accompagnant d'un surplus de pouvoir, donc de responsabilisation. La connaissance permet ainsi de réintroduire une dynamique dans le temps figé du destin pour le convertir en histoire, celle de la construction d'un sujet authentique. La psychanalyse, en faisant advenir à la conscience ce qui agissait malgré le sujet, dans les profondeurs de son inconscient, ne rend-elle pas possible une

effective émancipation ? Alors, sans proprement adhérer au statut soi disant scientifique de la psychanalyse, on peut néanmoins lui reconnaître une mission, issue d'une hypothèse qu'on ne saurait désormais ignorer. Le freudisme apparaîtrait comme l'interprétation adéquate de l'inconscient, qui ne peut se dire dans un discours purement rationnel. Cet indicible ne se dévoile que grâce à la dimension mythique de récit, de parole. Le sujet ne serait donc pas nié, mais bien plutôt convoqué par la parole, à écrire son histoire authentique, à se reconstruire sur le fondement connu et reconnu de la blessure infligée par l'inconscient.

La psychanalyse freudienne serait ainsi un mythe qui éclaire d'une manière nouvelle et originale la problématique du destin. Peut-être sommes-nous tentés au premier abord de dire que de mythe et de destin, il n'y a plus aujourd'hui, dans nos sociétés marquées par l'emprise croissante de la science et de la technique censées rendre les hommes maîtres et possesseurs de la nature. Cependant, la figure mythique et tragique du destin n'a pas disparu. Car, en admettant que l'on soit désormais maître et possesseur de la nature, commençons d'abord par essayer de savoir si l'on est maître et possesseur de soi-même. A cette question, Freud a clairement répondu par la négative : le destin ne prend plus la figure des forces aveugles mais surpuissantes de la nature, ni celle de l'aliénation subie et imposée par des divinités qui se jouent de nous. Le destin est désormais tout intérieur. Il correspond à la découverte en nous d'un inconscient qui pénètre et s'insinue malgré nous dans toutes nos actions, toutes nos conduites, toutes nos relations, nous faisant croire que, en effet, notre vie est déjà «écrite», non tracée dans le ciel des divinités, mais gravée dans les profondeurs de l'inconscient. Le destin est rusé et jouit de l'art de se présenter sous les formes les plus diverses, s'adaptant à son temps : déterminisme aux allures de science, inquiétante fatalité, sens saisi rétrospectivement, ou vie elle-même conduisant inexorablement vers la mort. Tout mythe est la trace d'un destin qui s'exprime. Mais à quoi le reconnaît-on ? Dans la mesure où le mythe est intrinsèquement lié à l'adhésion qu'on lui accorde, il n'est pas aisé de reconnaître cette part mythique dans notre temps. On est plutôt enclin à ne jamais reconnaître comme mythe que le mythe des autres. Le mythe ne s'avoue pas comme tel, et une enquête est nécessaire pour le

découvrir. S'il suscite la méfiance, il n'est pas pour autant nécessairement trompeur. Certes, ce qui est doué d'un certain pouvoir sur les esprits fait nécessairement peur, et présente effectivement un risque d'aliénation inhérent à sa nature même, dès lors qu'il peut être utilisé à bon ou mauvais escient. La psychanalyse nous inquiète car elle blesse notre liberté, et cette blessure nous aveugle sur les possibilités mêmes qu'elle ouvre à notre histoire. Mais, la psychanalyse freudienne, conjuguant l'entreprise de désillusionnement et de remythisation, peut nous révéler que la nécessité reconnue n'est rien sans la puissance d'agir assumée dans les récits mythologiques. Si la psychanalyse rend le sujet plus vulnérable, donc plus exposé au risque toujours présent de manipulation, c'est au sujet lui-même qu'il revient de refuser cette démission, et de construire, dans la pleine conscience de soi, à défaut d'une totale connaissance, une liberté et une responsabilité authentiques. La psychanalyse, comprise dans sa vocation narrative et créatrice, apparaît comme l'issue de ce qui aurait pu n'être qu'une impasse : le sujet, par la grâce de la parole, est appelé à accroître sa faculté de décision et d'action. C'est ce que montre Ricœur :

« N'est-ce pas la raison pour laquelle les briseurs d'images, d'idéaux et d'idoles finissent par mythifier la réalité qu'ils opposent à l'illusion (...) ? Cette remythisation n'est-elle pas le signe que la discipline de la réalité n'est rien sans la grâce de l'imagination ? Que la considération de la nécessité n'est rien sans l'évocation de la possibilité ? »²

² Ricœur, *De l'interprétation*, p 575

Apprendre à vivre

Note de Lecture par Bertrand Thomas

Apprendre à vivre, de L. Ferry, Plon, 2006, 302 pages.

L. Ferry réussit à proposer, pour les jeunes et les adultes, une initiation à la philosophie par un parcours de cinq étapes majeures de son histoire. L'unité en est assurée par la référence au problème central de la réflexion philosophique : le « salut ». Pour tout homme conscient de sa mortalité et de sa finitude, la question urgente se pose de savoir comment être « sauvé » de cette catastrophe qu'est la mort, et de ses manifestations indirectes dans la vie même.

La proposition stoïcienne consiste, par la sagesse, à s'insérer dans un ordre naturel et providentiel où chacun a sa place, de manière à pacifier notre rapport inquiet au temps, qui nous fait manquer l'instant présent. Cette sagesse présente toutefois l'inconvénient de sauver l'homme par une abolition anonyme dans le cosmos. A l'inverse, le succès du christianisme s'explique par une personnalisation de la divinité (l'incarnation) et une individualisation du salut, qu'elle promet par l'amour en Dieu et l'espérance en la résurrection. L'auteur analyse également les apports révolutionnaires du christianisme sur le plan moral, déterminants pour les doctrines futures (unification de l'humanité, égalité, importance du for intérieur).

Néanmoins, l'Humanisme signe, sur le plan scientifique, l'effondrement de la vision antique du cosmos, et sur le plan politique, la contestation des autorités religieuses. Il devient nécessaire de reconstruire un autre modèle que le modèle cosmique et le modèle divin, afin de donner aux hommes les moyens de répondre aux questions éthiques. Rousseau et Kant mettent l'accent sur la notion de liberté morale,

Informations

CHRETIENS DANS L'ENSEIGNEMENT Sessions d'été pour enseignants et catéchistes

10-11 juillet 2006 à Lyon

CULTURE RELIGIEUSE ET INTELLIGENCE DE LA FOI

Session de formation sur les manuels d'enseignement religieux « les chemins de la foi »

23-28 juillet en Chartreuse
EDUQUER DANS L'ESPERANCE

Avec le Père Christophe de Dreuille, professeur au séminaire d'Aix en Provence, bibliste ; Pascal Rouffignac, diacre, professeur de l'enseignement public ; Xavier Dufour, professeur de l'enseignement catholique.

Programme : Formation : anthropologie, spiritualité de l'éducation, art et culture, prière et célébrations, partage, amitié, balades en montagne.

Contact : xavier.dufour@ext-sainte-marie.fr
Tél : 04 72 38 73 68 - Site : www.communioeduc

qui donne à l'homme une capacité à s'arracher à son existence naturelle et instinctive, et à s'ouvrir une

histoire individuelle (éducation) et une histoire collective. Le salut doit être alors assuré par la formation d'idéaux (progrès, nation, humanité) conduisant à un salut terrestre.

A l'époque moderne, ces idéaux sont toutefois dénoncés par Nietzsche comme des idéaux religieux déguisés, continuant sous une autre forme à opposer la vie à l'idéal pour la dévaloriser. Cette permanence appelle une critique plus radicale : une « déconstruction » brutale et profonde des Lumières, de l'Humanisme, des pouvoirs de la raison et de la subjectivité. Nietzsche, en refusant toutes les formes de transcendance, donne l'orientation de la philosophie contemporaine qui approfondit la déconstruction, notamment chez Heidegger. Celui-ci analyse le monde actuel comme un monde dominé par la technique. La vie des individus est livrée au non-sens, tandis que l'histoire des hommes leur échappe au profit de mécanismes objectifs de domination. Quelle possibilité de salut reste-t-il ?

En plus de la mise en valeur de la permanence des enjeux éthiques sous-jacents aux grandes philosophies, l'intérêt de cet ouvrage se situe aussi ici. La déconstruction, et le nihilisme qu'elle implique, ne sont pas le dernier mot. La philosophie n'est pas vouée à l'accompagnement des évolutions scientifiques, ni au matérialisme, ou au soupçon permanent. Sa tâche est de penser une nouvelle éthique positive pour prendre de nouveau en charge la question du sens de la vie. Cela passe, selon L. F., par la recherche d'un humanisme non-métaphysique, qui soit capable de poser de nouvelles formes de transcendance pouvant échapper aux critiques de la déconstruction. La question de son propre salut est intenable si l'on ne pose pas des valeurs transcendantes.

AVIS IMPORTANT

Notre Bulletin joue un rôle de liaison et d'information. A ce titre, nous l'envoyons gratuitement à beaucoup, ce que nous faisons volontiers.

Nous serions reconnaissants à tous ceux qui voudront bien nous aider par l'intermédiaire d'une souscription volontaire (montant indicatif 15 €).

MERCI.